

Rien de trop beau pour la classe ouvrière, et pour David Jalbert



Par [Claude André Métro](#)



David Jalbert croit que «savoir écrire, c'est une responsabilité que [les artistes] possèdent». Photo: Denis Beaumont/Métro

Observateur de la quotidienneté, David Jalbert propose Y'a pas de bon silence. Un troisième album débordant de mots où, encore une fois, il se fait fédérateur et assume sa sympathie pour la classe laborieuse dont il demeure un digne représentant.

«Officiellement, j'ai un secondaire 3. Je représente donc davantage la classe ouvrière que celle des intellectuels. Mais en même temps, je voulais du contenu. Ce n'est pas tout d'être ouvrier, il me fallait aussi le côté Charlie Chaplin. Je souhaitais qu'on trouve un aspect "petit homme qui a des grandes choses à dire"», lance le volubile et ultra sensible artiste au sujet de sa démarche.

Démarche qui a fait de nombreux adeptes, comme en témoignent les 25 000 exemplaires vendus de chacun de ses deux premiers albums ainsi que les quelques tubes qui en découlent et qui lui ont valu la reconnaissance populaire. «Le succès ne règle rien. Regarde Elvis : il pensait qu'avec des accomplissements il deviendrait heureux. Et pourtant... C'est devant le miroir que ça se passe. Il faut que j'accepte celui que je suis, même si je ne suis pas toujours fier de moi», livre en substance David Jalbert, qui a nocé plus souvent qu'à son tour jadis, mais qui ne peut plus picoler sans être angoissé pendant une semaine.

C'est que les bagarres, les bars, le coma éthylique, la vie d'ouvrier à la chaîne et les 5 \$ en banque peuvent marquer son homme. Il sait qu'il a beaucoup à perdre, dont sa conjointe, avec qui il est marié depuis 10 ans, leurs 3 enfants et leur maison.

Il parle d'ailleurs de tout cela dans son nouvel opus, très dense du point de vue textuel et truffé de références à la vie de tous les jours. «Savoir écrire, c'est une responsabilité qu'on possède. On ne peut pas toucher tout le monde. Parfois, ce n'est

qu'une personne. Eh bien, elle mérite d'écouter la chanson qui l'émouvra. C'est ce désir qui m'a conduit à abandonner le punk pour me consacrer à la musique de bord de feu.

Entre mes idoles de Beau Dommage, qui seraient aujourd'hui trop fleur bleue pour la jeune génération, et Plume Latraverse, qui serait trop cru, pourquoi n'y aurait-il pas David Jalbert?» souligne le chanteur compositeur qui, avec Y'a pas de bon silence, nous livre un album plutôt conservateur dans sa facture globale.

Ce qui pourrait changer la prochaine fois, car il devrait laisser libre cours à une écriture plus imagée et métaphorique. «J'ai des chansons style Aznavour, mais je les laisse encore dans mon tiroir. Quand je les ferai, je ne pourrai plus revenir en arrière, car cela fait partie de mon évolution. Mais tu vas voir, je me paierai mon trip Sergent Pepper un jour», rigole le sympathique boute-en-train.

Pas de bon silence?

«Rendu à ton troisième album, tu ne vis que pour être un chanteur. Je ne peux pas parler de ça, ça serait ennuyant, alors je m'inspire des courriels que je reçois et de ceux qui me restent en tête. Ce sont souvent des histoires tristes. Donc, c'est le deuil qui a imprégné cet album.

D'où le titre. Mais il parle aussi de mes complexes. J'aurais voulu un plus beau corps/Ou à la limite un plus beau char... Je m'amuse. C'est un trip de mots, mes chansons», lance David Jalbert, avant de slamer dans le restaurant iranien de la rue Laurier.

Y'a pas de bon silence Présentement en magasin